La raison est simple, Mono. C'est moi, c'est la mienne. Je l'ai voulu. Je l'ai choisi. Et le fait que tu ne comprennes pas en dit plus sur toi que ça n'en dit sur tout le reste, sur l'univers, sur la philosophie. Combien de fois va-t-il falloir revenir là-dessus ? Je suis, donc les choses que je fais n'ont aucun besoin de se justifier. Parce qu'elles sont ce que j'ai choisi qu'elles sont. Tu n'existerais pas, le monde n'existerait pas que je continuerais toujours d'être. Et que j'exercerais toujours ma volonté dans le vide, car le vide n'est plus vide dès lors que je suis là. Aucune raison ne sera donnée, si ce n'est la mienne. Aucun sens ne sera révélé, si ce n'est le tien. Lorsqu'on se tient devant le précipice existentialiste, la réaction est toujours la même. Comme une douleur concentrée en un seul point, là, maintenant, comme ce frisson qui émerge simultanément dans les mains, dans le dos, dans les bras, partout et nulle part à la fois, comme si l'être entier était réduit à un seul élément, un bloc monolithique, une transmission instantanée qui transcende le réseau, court-circuite les chemins, raccourcit les distances entre l'émotion dans le cerveau, et les sensations physiques qui en découlent dans les membres. Cette sueur qui se manifeste, unie, complète, défie l'entendement. Elle non plus n'a pas de raison d'exister, et pourtant la voici qui traverse le corps. Plutôt que d'être prisonnier de cette cage et de cette malédiction, j'ai choisi d'agir. N'est-ce pas une raison suffisante ?

Le corps que tu interroges est actuellement inerte, Wander. Et tu ne sembles pas avoir conscience de ça. Ou peut-être que ce n'est pas important pour toi, que je sois là, allongée, morte, déjà dans l'histoire. Est-ce que tu détestes l'histoire, Wander ? Est-ce que tu abhorres à ce point le passé que tu es prêt à compromettre le futur juste pour pouvoir dire, je l'ai voulu ? C'est moi qui l'ai choisi, c'est ma raison, c'est ma volonté ? Tu parles d'existentialisme, mais ton horizon d'existence s'arrête à mon destin, que tu refuses, à ma volonté, que tu n'écoutes pas, au monde, que tu détestes parce qu'il te rappelle qu'il peut exister lui aussi sans que j'en fasse partie. Tu me fais des grands discours sur le choix. Tu ne me parles que des tiens. Où sont les miens, Où sont ceux des colosses que tu occis pour la cause que tu as érigée tout seul, dos au monde ? Est-ce que as seulement considéré que je n'avais pas envie d'être la raison de tes meurtres ?

De quelle envie parles-tu, depuis la tombe ? Te rends-tu compte de l'inanité de ce que tu dis ? Il n'y a aucun choix, aucune envie que tu puisses exprimer qui n'implique pas en premier lieu de croire aux fantômes et d'accepter qu'eux aussi ont une volonté propre. Mais ce n'est pas le cas, Mono. Tu n'as aucune volonté quand tu es morte. Aucune envie. Aucune responsabilité. Moi j'en ai une, et c'est pour ça qu'il m'incombe de l'exercer en ton absence. Mon choix résulte de ton absence de choix. Car tu n'es pas là. Ce n'est pas assez de devoir **agir** seul, il faut en plus que j'agisse avec le doute permanent que tu pourrais refuser le futur. Les choses auraient été différentes si tu avais été là dès le début pour construire ensemble. Mais tu n'es pas là. C'est toujours facile de me reprocher d'agir en ton nom, quand ton nom est sur une pierre tombale.Les vivants ont toujours tort, quand on croit que le temps prévaut sur tout le reste. Oui, je tue des colosses en t'utilisant comme excuse. Je me sers de toi contre l'histoire, parce que l'histoire n'est pas une fatalité. Et elle n'est certainement pas une raison d'abandonner tes responsabilités envers le monde, ou envers moi-même. Fuir ?

Fuir plutôt que subir, oui. Fuir plutôt qu'être l'objet d'une **obsession**. Fuir plutôt que voir ce que tu es devenu dès que je ne suis plus là pour protester. L'alternative m'effraie trop pour que je puisse l'imaginer. Quant à la vivre, c'est tout simplement impensable. Quoi, voudrais qu'en plus je t'absous des sacrifices que tu as fait en mon Que je te dise que tu as bien fait ? Finalement tu nom ? que mon image, et ce qu'elle te permet n' aimes d'accomplir, **Wander**. Prétendre plus serait mentir. Je t'ai vu parcourir les plaines, escalader les falaises, exécuter les ordres de Dormin. Ta volonté **subjuguée** **par ton** **désir** de contrôler l'histoire, **de prendre** **possession** **du récit,** d'exister véritablement, selon tes critères. Ce sont les tiens, ce ne seront jamais les miens. Et tant que tu n'auras pas fait le deuil de cette incompréhension, tu ne feras jamais le deuil de qui je suis, tout comme tu ne feras histoire qui ne t'appartient pas, et d'un Ton cher existentialisme requiert de défier l'absurde et de **lichen**. Je ne prétends pas être aussi ambitieuse. Wander, ces mots sont étrangers sur mes lèvres et te voir tangibles est précisément ce qui me pousse à te abats, des coquilles qui ne demandent qu'une laisse traverser le temps selon nos propres termes. Ceux qui cherchent à falsifier l'histoire et échapper au destin, usurpant nos noms et nos vies pour trouver leur gloire et la rédemption de leurs actes quand tout est terminé, ceux-là, ne sauront jamais ce que ça signifie, vraiment, de choisir au-delà du temps et de l'espace, et d'affleurer l'éternité par le je.

Shadow of the Colossus (Team ICO, 2005)